

Ce jour là: 29 mai 1453

9

Maurice et Marilène Chavardès

la chute de Constantinople



ROBERT LAFFONT

LA CHUTE DE CONSTANTINOPLE

par

MAURICE et MARILÈNE CHAVARDÈS

Au crépuscule du 28 mai 1453, 160 000 Turcs bien décidés à remporter la victoire sont massés sous les murailles de Constantinople. Ils ont à leur tête un curieux personnage : le sultan Mahomet II, jeune chef de vingt et un ans, à la fois mystique et réaliste, assoiffé de conquêtes et de violences, mais poète à ses heures.

Dans la ville assiégée depuis cinquante-trois jours, les Grecs attendent : si quelques-uns manifestent quelque angoisse, la plupart se refusent à croire que la « Ville gardée de Dieu » puisse tomber aux mains des Infidèles. Seule, cependant, une poignée d'hommes énergiques, groupés autour du eaisileus Constantin, l'empereur malchanceux, a juré de résister jusqu'à la mort.

De minuit à l'aube, en trois assauts successifs, la ville est prise et pendant toute la matinée des scènes d'horreur se dérouleront.

Ce jour-là, le 29 mai 1453, sera la date la plus noire dans l'histoire de la chrétienté : des milliers de Byzantins tués ou égorgés ; les autres emmenés en esclavage ; les femmes et les jeunes filles violées ; les plus beaux parmi les adolescents livrés au Grand Turc ; des merveilles d'art saccagées ; des églises profanées...

Ce jour-là marquera également la limite entre le Moyen Age et les Temps Modernes ; l'artillerie lourde, employée pour la première fois, allait désormais changer totalement la physionomie des guerres...

La chute de la « Ville Reine » mit fin définitivement à l'Empire d'Orient : si le soleil du 29 mai 1453 s'était levé sur Byzance, il devait ce même jour se coucher sur Istamboul, nouvelle capitale de la Turquie.

(Lire la suite sur le volet 2)

LA CHUTE
DE
CONSTANTINOPLE

843

8° G

16730

(13)

187

800

18730

(12)

MAURICE et MARILÈNE CHAVARDÈS

LA CHUTE
OUVRAGES DES MÊMES AUTEURS

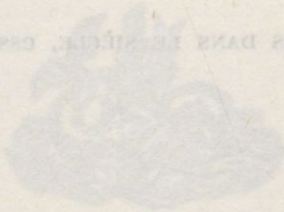
DE

DE MARILÈNE CHAVARDÈS
CONSTANTINOPLE

LA CHUTE
DE
CONSTANTINOPLE

DE MAURICE CHAVARDÈS

POÈMES DE BARBARIE (Les Bibliothèques de-
siens).
LE RENDEZ-VOUS DE L'ÂNE, roman (Colman-
Lévy).
LES MORTS N'ATTENDENT PAS, roman (Colman-
Lévy).
LES ÉCRIVAINS DANS LE SIÈCLE, essai (T'pou).



ROBERT LAFONT
DE LA RUE DE LA HARPE 29
PARIS 6^e

8° G
16730
(13)

OUVRAGES DES MÊMES AUTEURS



DE MARILÈNE CHAVARDÈS

MONIQUE, essai (*Pierre Horay*).

LE JARDIN D'ASSISE, contes (*Le Marais, Bruxelles*).

NON-VIOLENCE ET OBJECTION DE CONSCIENCE, essai, en collaboration (*Casterman*).

L'ADOPTION, essai, en collaboration (*Casterman*).

DE MAURICE CHAVARDÈS

POÈMES DE BARBARIE (*Les Bibliophiles alé-siens*).

LE RENDEZ-VOUS DE L'AUBE, roman (*Calmann-Lévy*).

LES MORTS N'ATTENDENT PAS, roman (*Calmann-Lévy*).

LES ÉCRIVAINS DANS LE SIÈCLE, essai (*Téqui*).

MAURICE et MARILÈNE CHAVARDÈS

LA CHUTE DE CONSTANTINOPLÉ

(29 mai 1453)



ROBERT LAFFONT

30, rue de l'Université, 30

PARIS VII^e

MAURICE et MARILÈNE CHAVARDÈS

LA CHUTE DE CONSTANTINOPLE



DE MAURICE CHAVARDÈS

FORMES DE BARBANT (Les Bibliophiles alsaciens)

LE BUNDEZVOGEL DE L'ANNE. FÜRST (Goldschmidt-Léop.)

LES MOINES S'ATTENDENT PAS, FÜRST (Goldschmidt-Léop.)

Vous intéresse-t-il d'être tenu au courant des livres que publie l'éditeur de cet ouvrage ?

Envoyez simplement votre carte de visite aux Editions Robert Laffont, Service « Vient de paraître », 30, rue de l'Université, Paris-VII^e, et vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part, leur bulletin illustré « Vient de paraître » qui présente, avec les explications nécessaires, toutes les nouveautés, romans, voyages, documents, histoire, essais, etc., que vous trouverez chez votre libraire.

ROBERT LAFFONT
© 1963 by Robert Laffont

PRINTED IN FRANCE

PRÉFACE

L'EMPIRE BYZANTIN était né en 330 par le choix de Constantin I^{er} d'une nouvelle capitale pour l'Empire romain. Cette capitale fut Byzance, qu'on appela alors Constantinople (on lui conserva cependant son premier nom) et aussi la Nouvelle Rome.

Restauré par Constantin, et malgré la pression des Barbares, l'Empire connut alors une splendeur inégalée. Sa capitale en particulier devint une magnifique cité où l'art chrétien et l'art hellénique se confondirent harmonieusement.

Julien, puis Théodose succédèrent à Constantin. A la mort du second, en 395, ses deux fils se partagèrent l'Empire, Arcadius prenant l'Orient et Honorius l'Occident, dont Rome redevint la capitale.

Dès lors, les deux Empires menèrent une existence séparée. En 476, l'Empire d'Occident tomba aux mains des Barbares qui se le partagèrent et fondèrent les royaumes franc, burgonde, wisigoth. L'Empire d'Orient, ou byzantin, survécut jusqu'à la prise de Constantinople en 1453...

Il résiste d'abord aux Barbares. Au VI^e siècle, l'empereur Justinien parvient même à reconquérir sur eux une partie des territoires occidentaux. A sa mort, l'Empire comporte donc — outre l'Asie Mineure et la Grèce — l'Afrique du Nord, une partie de l'Italie et de l'Espagne.

Le règne de Justinien est l'une des plus grandes époques

La chute de Constantinople

de l'art byzantin, marquée par la reconstruction de Sainte-Sophie, l'emploi des mosaïques et le goût de la fresque. Les arts mineurs sont florissants : travail de la soie, décoration des manuscrits...

L'art byzantin continue à briller pendant les siècles suivants et il influence les Occidentaux durant tout le Moyen Age. Les artistes vont travailler hors de Constantinople et entretiennent des contacts permanents avec l'Italie, l'Espagne et la Russie.

L'hellénisme est précieusement conservé à Byzance et l'on continue à y parler grec. A partir du IX^e siècle et jusqu'au XII^e, de nombreuses universités se fondent, où l'on étudie les ouvrages grecs et latins; la littérature et l'histoire occupent une place importante dans la culture byzantine d'alors.

De plus, grâce à sa position avantageuse — Byzance est à un carrefour maritime et terrestre — la ville devient un entrepôt de marchandises (fourrures, épices, parfums, etc.), d'où son commerce actif et sa richesse dans tout l'Extrême-Orient.

Ainsi Byzance rayonne-t-elle sur l'Asie, l'Europe et l'Afrique, méritant le titre de « Ville Reine » que lui ont attribué les habitants de l'Empire byzantin.

Si les arts et les lettres gardent leur éclat jusqu'à la chute de la ville, l'Empire byzantin, cependant, commence à s'affaiblir politiquement dès le XI^e siècle.

En 1054, le patriarche de Constantinople refuse d'obéir au pape et se sépare du catholicisme romain : c'est le Grand Schisme d'Orient, qui est à l'origine de la religion chrétienne orthodoxe. Du coup, brouillés avec les Occidentaux, les Byzantins ne pourront attendre d'eux aucune aide. Par ailleurs, des querelles intestines entre partisans de la réconciliation avec Rome et opposants éclateront sans cesse.

D'autre part, de nombreuses principautés plus ou moins indépendantes se constituent aux dépens de l'Empire : Grèce, Macédoine, Serbie, Valachie. Génois et Vénitiens

s'installent dans les îles et font du commerce pour leur compte personnel.

Des empereurs (les basileus), impuissants à se faire obéir, vont précipiter la décadence. Un fossé se creuse entre les classes possédantes, vautrées dans les jouissances matérielles, et le peuple fatigué. L'armée est de plus en plus composée de mercenaires qui n'hésitent pas à passer à la solde de l'ennemi, quand celui-ci leur fait des propositions avantageuses...

Le premier coup porté à Constantinople le sera par les Occidentaux de la IV^e Croisade. Détournée de son but par les riches marchands vénitiens, elle aboutira au pillage de la Ville Reine (1204) et à la formation d'un Empire latin de Constantinople dont la durée fut éphémère : l'Empire grec sera restauré cinquante-sept ans plus tard.

Alors que l'Empire byzantin s'affaiblissait politiquement et territorialement, un peuple voisin, la tribu des Turcs Ottomans, s'imposait peu à peu au monde méditerranéen. Au XIII^e siècle, les Ottomans étaient assujettis aux Turcs Seldjoucides, qui occupaient alors l'Asie Mineure. Musulmans fanatiques, braves et cruels, les Ottomans ne tardèrent pas à s'affranchir du joug des Seldjoucides et firent des conquêtes pour leur propre compte.

Leur chef, Othman, prit la ville de Brousse, dont il fit la capitale de la Turquie d'Asie. Son successeur, Orkhan, organisa la redoutable milice des janissaires, recrutés parmi les fils de prisonniers chrétiens élevés dès leur jeune âge dans la religion musulmane.

Ces farouches guerriers conquièrent peu à peu l'Empire byzantin qui ne résista guère. Au XIV^e siècle, ils franchirent les Dardanelles et Mourad I^{er} s'empara d'Andrinople, dont il fit la capitale de la Turquie d'Europe. Composée de chevaliers allemands et français alliés aux Hongrois, une armée de croisés s'opposa à son successeur Bajazet. Mais les chevaliers furent vaincus à Nicopolis et décapités.

La chute de Constantinople

Sous le règne de Mourad II (1404-1451), l'Empire ottoman parut plus redoutable que jamais. De nouvelles faveurs furent accordées à la troupe d'élite des janissaires. Les armées chrétiennes, commandées par le roi de Hongrie, furent massacrées sur les rivages de la mer Noire. Cependant, Mourad ne réussit pas à s'emparer de Constantinople...

Son fils Mahamet jura de prendre la ville coûte que coûte. Il prépara minutieusement l'offensive. A ce moment-là, l'Empire byzantin était tellement réduit que la ville et sa banlieue ne formaient plus qu'une enclave dans l'Empire ottoman. Mahamet construisit des forteresses sur le Bosphore, afin d'empêcher l'arrivée des secours. Il assiégea ensuite la ville avec une armée nombreuse et bien entraînée, soutenue par une marine importante et par l'artillerie la plus moderne de l'époque.

Voilà pourquoi, ce soir du 28 mai 1453, un jeune souverain de vingt et un ans, Mahomet II, fait face à celui qui sera le dernier empereur byzantin : le sage mais malchanceux Constantin XI Paléologue.

En même temps qu'eux, deux puissantes civilisations s'affrontent : celle de l'Orient musulman et celle de l'Orient gréco-latin.

**

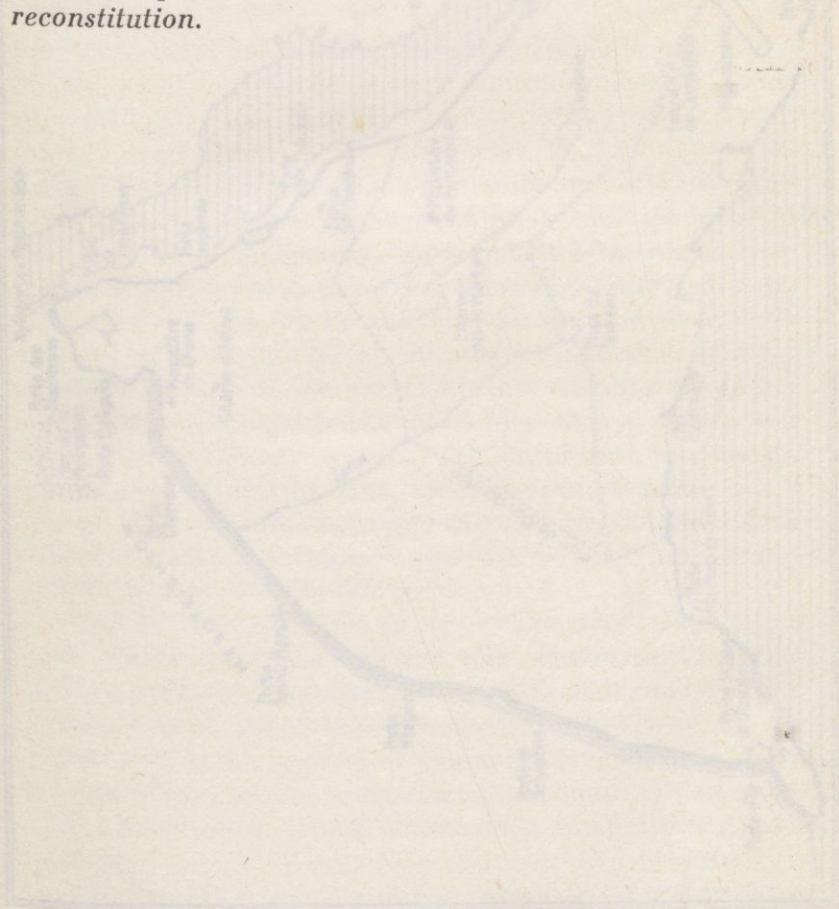
Reconstituer dans son ampleur, sa complexité et son importance humaine, un tel événement exigeait une recherche a priori décourageante : une centaine d'ouvrages — pour ne compter que ceux publiés en langue française — donnent, en effet, de la prise de Constantinople, des relations incomplètes et contradictoires.

Sans parler de l'orthographe des noms, les variations portent sur les lieux de certains combats, sur l'âge, l'origine et le rang, sur la mort et la sépulture des principaux personnages.

Les témoignages contemporains relèvent autant de l'épo-

Préface

pée que de l'histoire. Le pittoresque et la passion y tiennent plus de place que l'observation et la relation objective. Dans l'impossibilité de trouver de nouveaux témoins, il a fallu passer au crible les vérités partielles ou partiales, confronter les dépositions contradictoires, réparer ici ou là les oublis et les omissions, de sorte que l'ouvrage que voici soit à la fois un document et une reconstitution.



Plan de Constantinople, telle qu'elle se présentait à l'époque du siège, du sud, le côté de Marmara. À l'est, le Bosphore. Le bras de la Corne d'Or sépare le Bosphore vers le nord-ouest. On voit à droite, la double muraille de Théodosius qui s'interrompt, au nord, en s'élevant à l'enceinte des Constantinides. La partie appelée Mesotribion est celle qui fut constamment sous le coup des canaux turcs. C'est au lieu de Mesotribion que se tenait le camp de Mehmet.

les guerres de l'histoire. La passion et la relation
liamment plus de force que l'histoire et la relation
opposées. Mais l'impossibilité de trouver de nouveaux
témoins. Il est difficile de trouver des témoins
ou véritables; confronter les dépositions contradictoires
répéter: on les oublie et les omissions, de sorte que
l'ouvrage que voici soit à la fois un document et une
reconstitution.

Les sources de la guerre de 1453 sont assez riches
pour permettre de l'observer. A ce moment, l'empire
de l'empire de France était au plus haut point
de sa prospérité. Malheureusement les guerres de
l'empire de France ont empêché l'œuvre de se faire.
C'est pourquoi on ne peut pas dire qu'elle ait été
couronnée par une œuvre importante et par
l'histoire de la plus grande de l'époque.

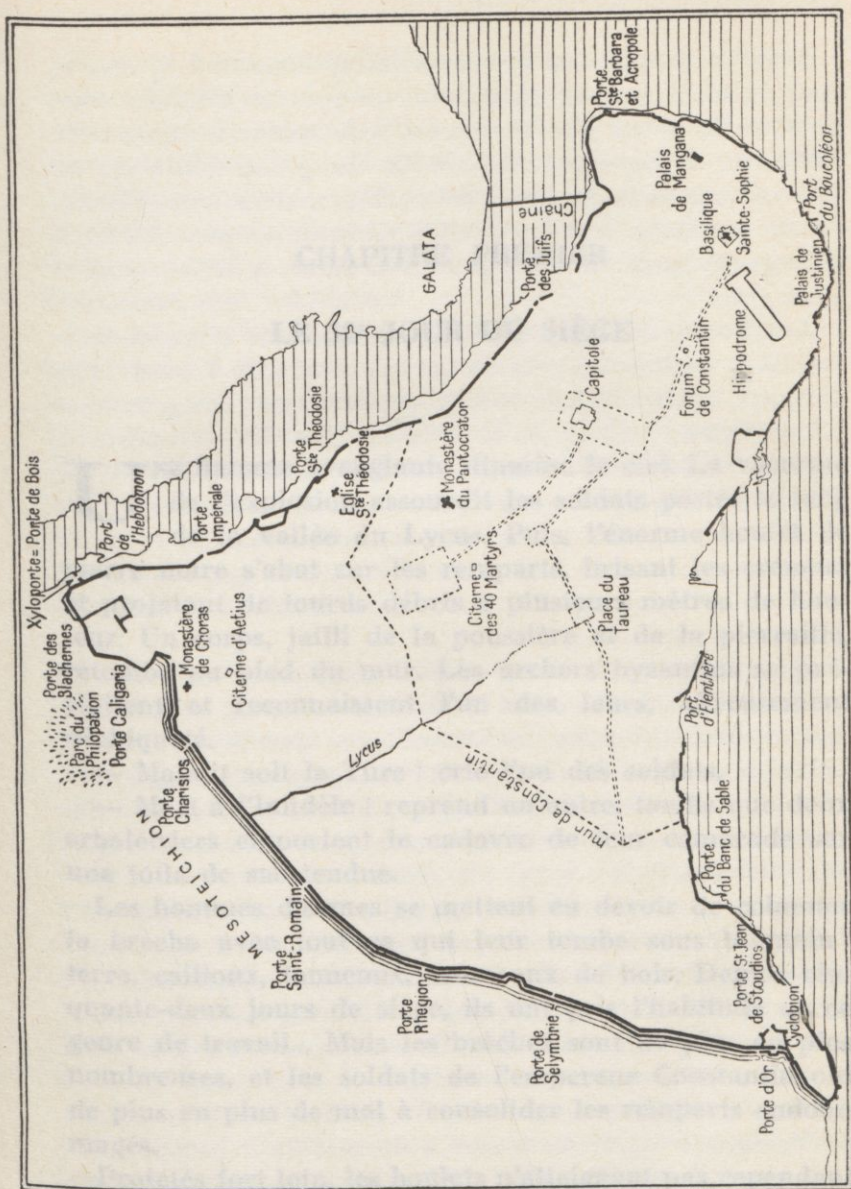
Voilà pourquoi, ce jour du 21 mai 1453, un jeune
seigneur de France et un empereur, Mehmed II, fait face à celui
qui sera le dernier empereur byzantin: le empereur
Constantin XI Paléologue.

La même œuvre que ces deux écrivains résumés
répéter: celle de l'histoire de France de l'empire
byzantin.

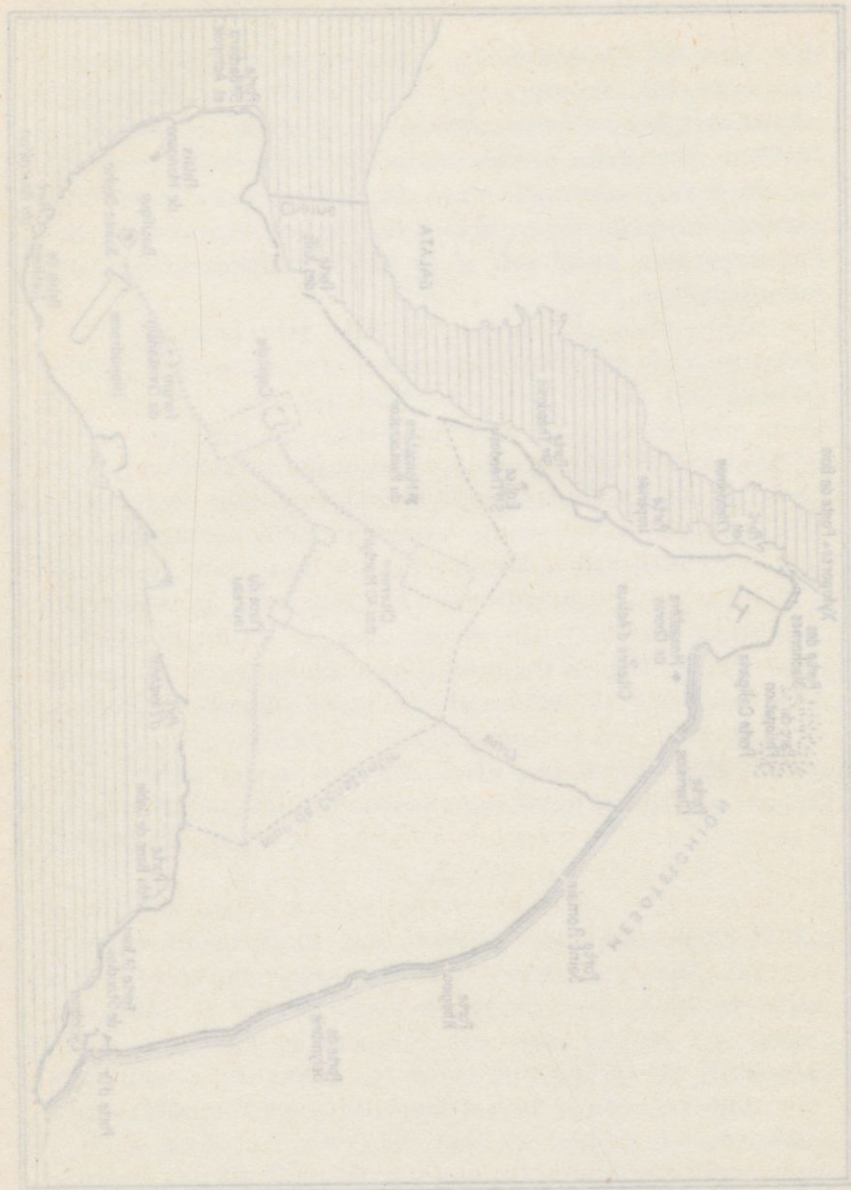
Reconnaitre dans son œuvre, la simplicité et son
importance. L'histoire de France est un
ouvrage qui a servi de modèle aux écrivains
de son époque. Pour ce compte, son œuvre est
importante. L'œuvre de l'histoire de France
de l'empire byzantin est importante et
importante.

Sous le titre de l'histoire de France, les écrivains
ont écrit sur les faits de certains combats, sur l'empire
de France et le rang, sur la mort et la sépulture des principaux
personnages.

Les historiens contemporains résistent aussi à l'épo-



Plan de Constantinople, telle qu'elle se présentait à l'époque du siège. Au sud, la mer de Marmara. A l'est, le Bosphore. La baie de la Corne d'Or remonte du Bosphore vers le nord-ouest. On voit, à gauche, la double muraille de Théodose, qui s'interrompt, au nord, en aboutissant à l'enceinte des Blachernes. La partie appelée Mesoteichion est celle qui fut constamment sous le feu des canons turcs. C'est en face du Mesoteichion que se tenait le camp de Mahomet.



Plan de Constantinople, telle qu'elle se présentait à l'époque du siège. Au sud, la mer de Marmara; à l'est, le Bosphore. La baie de la Courne d'Or remonte du Bosphore vers le nord-ouest. On voit, à gauche, la double muraille de Théodose, qui s'interrompt, au nord, en aboutissant à l'enceinte des Blachères. La partie appelée Mesotichion est celle qui fut construite sous le roi des carons lates. C'est en face du Mesotichion que se tenait le camp de Mahomet.

CHAPITRE PREMIER

LE 52° JOUR DU SIÈGE

UNE flamme aveuglante illumine le ciel. Le vacarme de l'explosion assourdit les soldats postés le long de la vallée du Lycus. Puis, l'énorme boulet de pierre noire s'abat sur les remparts, brisant les créneaux et projetant de lourds débris à plusieurs mètres de hauteur. Un corps, jailli de la poussière et de la pierraille, retombe au pied du mur. Les archers byzantins se précipitent et reconnaissent l'un des leurs, affreusement déchiqueté.

— Maudit soit le Turc ! crie l'un des soldats.

— Mort à l'Infidèle ! reprend un autre, tandis que deux arbalétriers emportent le cadavre de leur camarade sur une toile de sac tendue.

Les hommes d'armes se mettent en devoir de colmater la brèche avec tout ce qui leur tombe sous la main : terre, cailloux, tonneaux, morceaux de bois. Depuis cinquante-deux jours de siège, ils ont pris l'habitude de ce genre de travail... Mais les brèches sont de plus en plus nombreuses, et les soldats de l'empereur Constantin ont de plus en plus de mal à consolider les remparts endommagés.

Projetés fort loin, les boulets n'atteignent pas cependant le cœur de la ville. C'est pourquoi, une demi-heure plus tard, le calme revenu, les rues de Constantinople se remplissent à nouveau de monde.

La chute de Constantinople

Dans la grande rue Mésé, un jeune homme à la chevelure bouclée marche sans hâte, un rouleau de toile sous le bras, le bâton des voyageurs à la main. Il se nomme Cimabué et est l'arrière-petit-fils du grand Cimabué de Florence, dont les fresques sont célèbres dans toute l'Italie. Voilà six mois, il débarquait à Constantinople, le même bâton à la main. Comme jadis son aïeul, il venait étudier l'art grec.

Les Turcs, dont il entendait prononcer le nom, demeuraient le moindre de ses soucis; et quand, le 7 avril 1453, il apprit comme tout le monde que Mahamet et ses troupes s'alignaient le long de la Grande Muraille terrestre, il refusa d'y croire. Il dut pourtant se rendre à l'évidence. D'ailleurs, quelques jours plus tard, il avait assisté du haut des remparts à l'arrivée sensationnelle de la flotte ottomane venant de la mer de Marmara et qui, remontant un peu le Bosphore, était allée mouiller dans la baie des Deux Colonnes.

Le peintre avait alors songé à regagner son pays, en embarquant sur l'une des galères génoises ou vénitiennes qui, de nuit, trompant la surveillance des Turcs, réussissaient à sortir de la Corne d'Or et à gagner le large. Mais c'était beaucoup risquer. De plus, il savait qu'en de telles conditions, il ne pourrait emporter avec lui ses études et ses tableaux.

D'autre part, ne disait-on pas que le siège serait court? L'Occident ne manquerait pas d'envoyer des troupes pour sauver la plus belle ville de la chrétienté... Cimabué avait donc décidé de rester. Et, depuis cinquante-deux jours, il partage ainsi le sort des Byzantins, c'est-à-dire qu'il cherche, comme tout le monde, à se ravitailler, qu'il va toutes les six heures prendre la garde aux remparts, et qu'il passe le reste du temps à dormir ou à peindre.

Il vient d'entrer dans la boutique d'un marchand d'étoffe de la rue Mésé. Il lui aurait fallu de la toile solide, aussi bien pour sa tunique que pour ses tableaux. Il n'a trouvé qu'un tissu grossier dont il va pourtant se contenter.

Le 52^e jour du siège

Il arrive sur la place du Taureau et se dirige vers Sainte-Sophie. Depuis le début du siège, la nuit et le jour, des fidèles viennent s'agenouiller dans la grande église aux pierres vieilles de neuf cents ans. Outre les Byzantins d'origine grecque — qui constituent la majeure partie des habitants de Constantinople — on rencontre dans l'immense édifice de nombreux étrangers : des Génois, des Florentins, des Vénitiens...

Les uns — les Vénitiens et les Génois notamment — sont venus à Byzance pour affaires; les autres, comme Cimabué, afin d'y étudier l'art et la littérature. Car si l'Empire byzantin s'est affaibli au point de vue politique, il n'en continue pas moins à rayonner sur tous les pays méditerranéens.

Des ruines navrantes.

Sainte-Sophie, le temple de la Souveraine Sagesse ! Une fois de plus, Cimabué admire la haute coupole, la magnifique ordonnance de ses colonnes aux chapiteaux finement sculptés, les marbres et les mosaïques décorant ses murs et ses voûtes. Construite au VI^e siècle, sous le règne de l'empereur Justinien et de sa femme Théodora — une ancienne actrice qui avait du goût — Sainte-Sophie demeure l'orgueil des Byzantins. Pourtant, les dépendances qui l'entourent sont en bien mauvais état ! Il y avait là des logements pour huit cents prêtres, qui recevaient, autrefois, à titre de prébende, les revenus de toute la Sicile. Aujourd'hui, ces bâtiments sont à demi écroulés¹...

Le spectacle de bien d'autres ruines navre le jeune artiste, depuis qu'il demeure à Constantinople. La plupart des couvents sont extrêmement délabrés. De même, les palais impériaux situés au bord de la mer de Marmara.

1. Bertrandon de la Broquière.

La chute de Constantinople

L'actuel empereur, Constantin XI Dragasès, a jusqu'au siège résidé dans un palais plus récent, encore que partiellement décrépit lui aussi : le palais des Blachernes, sis à l'autre bout de la ville, au nord du rempart terrestre.

Par prudence, il l'a quitté pour celui de l'Augustéon, proche de Sainte-Sophie, et beaucoup plus éloigné des lignes de défense. Aux Blachernes, occupés maintenant par le baile Minotto et ses soldats, les araignées tranquillement tissent leurs toiles...

Toutes ces ruines n'ont cependant rien à voir avec l'attaque du sultan Mahomet II. Certaines remontent à un autre siège, celui de 1204, et au sac de la ville par les croisés venus d'Occident. Deux siècles et demi n'ont pas permis de reconstruire tous les édifices saccagés. Trop de basileus impuissants se sont succédé sur le trône...

Le quartier du port.

Cimabué s'enfonce dans les petites rues chaudes qui mènent au port sur la Corne d'Or. C'est là, non loin du quartier juif, qu'il loge dans la villa d'un riche armateur que le siège, s'il se prolonge, menace de ruiner. Des mendiants somnolent au soleil. Chaque jour, ceux qui tendent la main sont plus nombreux.

Il est un peu plus de quatre heures. Quelques gamins jouent en criant sur les quais, vers la tour de Mangana d'où part la chaîne barrant l'entrée de la Corne d'Or et allant s'accrocher à la tour de Galata, sur l'autre rivage de la baie. Le quartier de Galata et la petite cité de Péra, qui le domine, appartiennent aux Génois. Ceux-ci, jusqu'alors, n'ont pas été inquiétés par les Turcs. Si le peuple semble avoir pris parti pour les Byzantins, qu'il essaie par exemple de ravitailler en cachette, son chef, le podestat Ange Zacharie, a décidé en revanche de ne rien faire qui puisse mécontenter le sultan.

Devant la chaîne s'alignent, rangés bâbord contre tri-

bord, vingt-six navires chrétiens. Une partie des équipages a rejoint les défenseurs sur la muraille maritime. Les autres marins sont à leur poste dans les galères. On peut toujours redouter, en effet, une attaque de la flotte turque, bien que, jusqu'à présent, elle n'ait pas réussi à forcer la chaîne.

Cimabué a longé bien des fois les quais adossés au rempart continu qui va de la porte Saint-Eugène, près de la tour de Mangana et de l'arsenal, à l'enceinte de Théodose, c'est-à-dire à la partie nord de la muraille terrestre, qui protège le palais des Blachernes. Plusieurs portes s'ouvrent dans le mur maritime : la porte Hébraïque, au quartier juif, celle de Sainte-Théodosie, près de l'église du même nom et, avant le pont Saint-Kallinique, la porte du Chasseur.

Le peintre a beaucoup fréquenté ces quartiers en bordure de la Corne d'Or, hauts en couleur et, naguère encore, animés d'un va-et-vient joyeux. Mais depuis le siège, leur activité s'est ralentie.

Le rempart maritime se poursuit à l'est le long du Bosphore, où l'on peut voir une partie de la flotte turque. Au sud de la ville, la muraille longe la mer de Marmara. Elle s'achève à la tour de Marbre, proche de l'enceinte terrestre. On a fait clore depuis le début du siège les portes qui s'ouvrent sur la mer : la porte Saint-Jean-de-Stoudios, près du célèbre monastère, celle du Banc de Sable, la porte du Boucoléon où se trouve un autre port, peu utilisé à cause de son mauvais état. Déjà tranquilles avant le siège, ces quartiers sont plongés maintenant dans une sorte de torpeur. Cimabué ne s'y promène plus jamais. Il leur préfère le centre de la ville et le port, où il est plus aisé d'oublier que les armées turques sont si proches.

Le peintre arrive à la villa de son hôte, une villa couleur d'ocre avec un étage et des fenêtres protégées par de lourdes grilles en fer forgé. Des gamins aux jambes maigres jouent à la marelle sous la porte cochère; des colombes boivent à la fontaine voisine.

La chute de Constantinople

L'Empereur et le Grand Duc.

L'empereur Constantin vit le moins possible dans le Grand Palais. Il lui préfère le palais des Blachernes. C'est bien par force — pour être hors de portée des troupes turques — qu'il est venu s'installer ici, près du forum de l'Augustéon. Il se sent perdu dans cet immense ensemble où les salles d'audience voisinent avec les appartements privés, les églises avec les prisons, les bibliothèques avec les casernes. Ces cours sans symétrie, ces multiples escaliers le fatiguent. Il y a trop de statues, trop de portiques et de coupoles dans l'Augustéon. De plus, une vaste enceinte donne au palais l'aspect d'une forteresse dans laquelle on a l'impression d'être prisonnier...

La forteresse, heureusement, s'agrémente de quelques jardins. En cette fin d'après-midi, Constantin s'y promène en compagnie du Grand Duc Notaras, son beau-frère. Il ne s'agit certes pas pour eux d'une promenade récréative : s'ils ont choisi ce lieu calme, c'est pour se concerter ; car l'un et l'autre redoutent l'attaque imminente de l'ennemi. Il leur semble, en effet, qu'une grande effervescence règne dans le camp turc.

Malgré son nom de Dragasès, hérité de sa mère, le basileus n'a rien d'un dragon. Au contraire, son visage exprime la douceur et la lassitude. Il ne manque certes ni de foi ni de bravoure. Mais que faire avec une armée aussi réduite, alors que les guerriers turcs par milliers encerclent la ville ? Sans doute espère-t-on toujours que des secours vont venir de l'Occident, sous forme de soldats, de munitions et de vivres. Mais le temps passe, et aucune galère alliée ne s'est encore présentée dans le port...

Les deux hommes marchent durant quelques instants en silence. Si le premier empereur de Byzance fut un Constantin, le dernier sera peut-être aussi un Constantin — l'actuel basileus, ultime descendant de la famille des Paléologues, puisqu'il n'a pas d'héritier. Se peut-il que

Constantinople ait été — voilà neuf siècles — la capitale d'un immense Empire qui comprenait l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte et la Libye jusqu'à Carthage, auxquelles s'ajoutaient une partie de l'Espagne et, bien sûr, toute l'Italie, la Macédoine et la Grèce ? Aujourd'hui, à l'exception de la Morée, Constantinople et sa banlieue constituent à elles seules tout l'Empire byzantin : c'est-à-dire, entre la baie de la Corne d'Or et la mer de Marmara, un triangle dont la base est le rempart terrestre, long d'une lieue et demie.

Certes, Constantin Dragasès n'est pour rien dans la décadence de l'Empire : il n'occupe le trône que depuis quatre ans. Pendant ces quelques années, il a fait ce qu'il a pu pour rendre à la ville un peu de son ancien éclat ; il a attiré des professeurs et des artistes dans les universités et les ateliers de Byzance ; il a ordonné la réparation de plusieurs édifices publics...

Mais, à l'extérieur, il n'a pu empêcher les Turcs de s'approprier le détroit du Bosphore, le long duquel ils ont construit plusieurs forteresses, ni de conquérir les régions voisines de la ville, de sorte que Constantinople n'est plus maintenant qu'une enclave chrétienne au milieu des territoires ottomans. Tôt ou tard, il fallait s'attendre au siège de Byzance.

— Notaras, je ne serais pas surpris que l'assaut soit pour cette nuit...

L'homme auquel l'empereur s'adresse est grand et ses cheveux grisonnent. Son visage aux traits accusés reflète l'intelligence et la noblesse. Au cours des dernières années, le Grand Duc n'a pas toujours été d'accord avec la politique menée par son maître. Sans doute pense-t-il comme le basileus que les querelles intestines sont, depuis deux siècles, l'une des causes principales de l'affaiblissement de l'Empire, affaiblissement dont les Turcs se sont empressés de profiter.

Il n'ignore pas qu'un fossé s'est creusé entre la noblesse trop riche et le peuple malheureux, que l'armée comprend

La chute de Constantinople

un grand nombre de mercenaires qui n'hésitent pas à passer à l'ennemi s'il leur offre une solde plus avantageuse, qu'enfin, mis à part les Paléologues, bien des souverains indignes sont montés sur le trône. Oui, il est d'accord là-dessus avec le basileus. Tous les deux ont d'ailleurs essayé de remédier à cette situation.

Mais la question religieuse oppose les deux hommes. Depuis le schisme du ^x^e siècle, la longue rivalité entre les Eglises d'Orient et d'Occident a jeté la zizanie jusque parmi les notables et les proches du basileus. Ce dernier est partisan du rapprochement avec les Latins, de l'Union, comme on dit; alors que Luc Notaras est farouchement contre. Avant le siège, il a même prétendu qu'il préférerait voir Byzance alliée aux Turcs plutôt qu'unie aux Latins, dont il déteste la mollesse et l'esprit commerçant ¹.

L'empereur et le Grand Duc ne s'en estiment pas moins. Notaras, certes, est de ceux qui eussent mieux aimé s'entendre avec Mahomet que voir la guerre ravager la Ville Reine. Mais puisque les Turcs ont encerclé Constantinople, il n'hésite plus : fidèle à sa patrie, il résistera et entraînera ses compagnons dans la lutte.

Constantin l'a nommé Grand Amiral. Il connaît la valeur de l'homme, qui a d'ailleurs contribué à son élection, le préférant à ses frères moins capables, selon lui, de se faire obéir. L'avis de Notaras avait eu un grand poids en cette occasion, car le Grand Duc passe pour l'emporter sur tous par la pensée, la pénétration d'esprit et la liberté de l'âme. Il a une haute culture — ce qui ne gêne rien — et fraie, à Constantinople, avec les savants et les humanistes.

Le trésor est épuisé.

En cette fin d'après-midi, il s'attend, lui aussi, à une attaque nocturne des Turcs. Il est assez lucide pour savoir

¹. Doukas.

que Constantinople possède peu de moyens pour résister longtemps à un ennemi vingt fois mieux armé et quinze fois plus nombreux. Lui, Notaras, il ne compte pas sur l'aide massive et immédiate des Latins; mais il se garderait bien de le dire, de peur de décourager ses compatriotes.

Il sait aussi que le trésor impérial est épuisé. Rien d'étonnant à cela : en montant sur le trône, Constantin n'a-t-il pas hérité les dettes contractées par ses prédécesseurs ?

En 1343, la régente Anne de Savoie avait dû emprunter cinq mille ducats à Venise, qui était alors la grande banque de l'Europe. Venise prêtait sans intérêts, mais sur gages. Anne de Savoie avait donc mis en gage les bijoux de la couronne. C'est pourquoi, au sacre de Jean Cantacuzène, les ornements impériaux étaient constellés de fausses pierres.

Plus tard, Jean V Paléologue, qui avait également emprunté à Venise, dut vendre aux Vénitiens l'île de Ténédos, en Asie Mineure, qu'ils convoitaient depuis longtemps. Le même Jean V avait accepté de payer un tribut de trente mille écus d'or au sultan Mourad, afin, pensait-il naïvement, d'avoir la paix du côté turc.

Manuel II, père de l'empereur actuel, et son fils Jean VIII, qui lui succéda, avaient été astreints à de nouveaux tributs qu'ils ne pouvaient payer que par de nouveaux emprunts à la République de Venise. Cinq ans avant le siège de Constantinople, Jean VIII avait conclu avec le doge de Venise un traité par lequel il s'engageait à rembourser tout ce qu'il devait en cinq ans. Promesse intenable, et qui n'avait même pas eu un commencement d'exécution. Mais les Vénitiens, prudents, conservaient les bijoux de la couronne et l'usufruit d'un des plus magnifiques palais de Byzance.

Quant à Constantin, bien qu'il eût pris le pouvoir dans des conditions absolument légitimes, après la mort de son frère Jean, sa pauvreté ne lui avait pas permis de faire